

JE NE VEUX PAS QU'ILS TE TUENT

La Première Guerre mondiale à Ixelles



XELLES
1418
ELSENE



TABLE DES MATIERES

Avant-propos	p. 5
Août 1914, les allemands entrent dans Bruxelles	p. 6
La guerre vue de la salle du Conseil	p. 8
La commune comme ultime rempart	p. 9
Les halles, le grenier d'Ixelles	p. 10
Appel à la solidarité	p. 12
Des repas pour chacun	p. 13
Une police « bourgeoise »	p. 14
Des films censurés	p. 15
Ramassage des poubelles : les boeufs remplacent les chevaux	p. 15
Décès du Bourgmestre Emile Duray	p. 16
Les témoins ixellois	p. 18
La famille Callier-Grumiaux	p. 19
La famille Watteyne	p. 30
La famille Collard	p. 34
La guerre est finie !	p. 36
Maintien de l'ordre à la victoire	p. 37
Dernier conseil	p. 39
Les traces de la Grande Guerre à Ixelles	p. 40
Remerciements et bibliographie	p. 43
Arbres généalogiques des familles Callier, Grumiaux et Watteyne	p. 44



La Commune d'Ixelles au
d'Amérique

C'est grâce à vous, oh puissante
Si grande de cœur, de vaillance
Que nous pouvons, nous, tout pe
Donner du pain aux femmes,

C'est grâce à vous, et notre âme
Que tous nous disons: Tandis
Sème la misère et sème la Mis
Il faut espérer, et lutter

AVANT-PROPOS

Le centenaire de la Première guerre mondiale offre un large coup de projecteur sur ce terrible événement qui a bouleversé le monde au début du XX^{ème} siècle. « 14-18 » a entraîné la mort de près de 60 millions de personnes, dont deux-tiers de civils, et balisé les contours d'une géopolitique nouvelle.

La commune d'Ixelles s'associe aux commémorations, notamment à travers cette brochure : *Je ne veux pas qu'ils te tuent - La Première Guerre mondiale à Ixelles*. Un point de vue inédit sur « 14-18 », avec Ixelles, ses élus et ses habitants, en point de mire.

Cette brochure repose d'abord sur un appel à témoins. Quatre Ixellois y ont répondu : Monique Callier, Christian Collard, Albert Guyaux et Gabrielle Watteyne. Ces personnes se font les relais de membres de leur famille ayant vécu la guerre soit au front, soit sur le sol ixellois. Elles ont choisi de partager photos, lettres et journaux intimes retrouvés dans leurs armoires à souvenirs.

Sortis des archives communales, les bulletins communaux de 1914 à 1918 donnent parallèlement à voir les débats des assemblées locales de ces années-là. On y découvre le rôle primordial du Collège de l'époque, avec le bourgmestre Emile Duray en avant-plan, en ces temps d'angoisse et de privation : récolte et distribution de l'aide, maintien de l'ordre et de la propreté publique,...

Des témoignages d'exception pour la commune, ses citoyens et les générations futures.

AOÛT 1914, LES ALLEMANDS ENTRENT DANS BRUXELLES



Le 28 juin 1914, l'archiduc François-Ferdinand, héritier du trône d'Autriche-Hongrie, est assassiné avec son épouse par un nationaliste serbe. Cet événement est considéré comme le déclencheur de la Première guerre mondiale. Il cristallise en fait de profondes tensions issues de rivalités économiques, politiques et coloniales entre différents pays d'Europe. Parmi les raisons structurelles, on compte encore des conflits non résolus comme la perte de l'Alsace-Lorraine par la France.

Le dimanche 2 août 1914, un ultimatum est posé au gouvernement belge. L'Allemagne réclame le libre passage de ses troupes sur le territoire national. Si la Belgique accepte, elle sera indemnisée et protégée ; si elle refuse, ce sera la guerre.

Certes, depuis l'ultimatum adressé par l'Autriche-Hongrie au royaume de Serbie, le 23 juillet, les préparatifs militaires s'accroissent dans les différents pays européens et l'éventualité d'une guerre ne fait plus aucun doute.

Mais les Belges n'imaginent pas un instant leur pays y participer : depuis sa création, la Belgique est un État neutre resté à l'écart des conflits qui ont secoué l'Europe.

Pourtant, dans la matinée du 3 août 1914, la population apprend le refus sans appel du roi Albert I^{er} face à la de-

mande allemande. La Belgique défendra sa neutralité et, en cas d'attaque allemande, son armée résistera.

Le 4 août 1914, les troupes allemandes franchissent la frontière à Gemmenich, à hauteur de Verviers. Le 20 août, elles entrent dans Bruxelles. La Belgique est ébranlée. Incrédule, la foule assiste au long défilé militaire des soldats allemands. C'est le début de l'occupation. Elle durera quatre ans.



© Musée royal de l'Armée.

LA GUERRE VUE DE LA SALLE DU CONSEIL



La salle du Conseil, place Fernand Coca, en 1914.

La commune comme ultime recours

Dans le sous-sol de la maison communale, place Fernand Cocq, s'étendent les couloirs des archives. Sur des étagères sont entreposés les bulletins communaux, source précieuse d'information sur la vie à Ixelles, année après année. Dans ces petits livres à la couverture entoilée et au dos couvert de basane, sont intégralement retranscrits les débats de tous les Conseils communaux.

Entre 1914 et 1918, bourgmestres et échevins ont bien sûr continué à se réunir dans la salle du Conseil. En ces temps de guerre, leur rôle est d'ailleurs plus que jamais déterminant : avec la disparition du pouvoir central, les communes restent parmi les seules structures administratives encore en fonction. Héritières d'une longue tradition d'autonomie, elles constituent aussi l'institution la plus proche du citoyen. Les municipalités s'imposent donc souvent comme l'ultime recours face à l'occupant et face aux pénuries; aux côtés des écoles, des hôpitaux, des paroisses et des œuvres caritatives.

Les centaines de pages détaillent les préoccupations des élus ixellois, et donc de leurs concitoyens. Les échanges sont vifs. On imagine la grande salle du pavillon Malibran, on entend bourgmestre et échevins prendre la parole pour prononcer un discours ou une interpellation ; l'assemblée se mettre à rire ou applaudir. Presque comme dans une pièce de théâtre. Sauf qu'il s'agit bien de réalité. Brute, dure.

Emile Duray, Raymond Blyckaerts, Armand Huysmans, ...

Ainsi s'exprime le bourgmestre Emile Duray, le 6 août 1914, à l'aube du premier conflit mondial :

« Messieurs, laissez-moi en votre nom, au nom de mes concitoyens ixellois – je voudrais que ma voix me permit de parler au nom du pays entier – laissez-moi exprimer



Ce tableau représentant Emile Duray se trouve dans la salle du Conseil.

à nos valeureux soldats toutes nos félicitations pour la bravoure, l'endurance, la volonté admirable dont ils font preuve, pour l'héroïque compréhension qu'ils ont admise de leur devoir de Belges libres et indépendants...

Messieurs, j'adresse encore [...] l'expression de mon admiration [...] pour l'incomparable, le réconfortant exemple de solidarité humaine dont ils font preuve...

Nous avons pensé qu'au moment critique où la Belgique était envahie, il convenait que les autorités civiles prissent une série de mesures administratives propres à la garantie de la santé et de la sécurité de la population civile. (vifs applaudissements) ».

Le Conseil communal d'Ixelles prend ainsi quantité de décisions pour aider la population à traverser ces années de guerre.

Les halles, le grenier d'Ixelles

Dès le début de la guerre, la commune d'Ixelles met en place des mesures pour limiter l'inflation des prix des produits alimentaires de première nécessité. Car, comme l'écrit le jeune Rémy Collard (jeune Ixellois de 16 ans en 1914 - lire p. 34) dans son journal intime, les difficultés quotidiennes affectent également la petite bourgeoisie. Les fluctuations monétaires, les loyers impayés et la fermeture de nombreux magasins, de bureaux d'affaires et de banques ruinent complètement une partie importante des employés et autres membres de la classe moyenne.

Et puis, comme avant toute annonce de grande catastrophe, les habitants font des réserves de vivres. Les épicerie, charcuteries et autres boulangeries sont littéralement prises d'assaut. Les marchandises viennent à manquer et leurs prix ne cessent de grimper.

En ces temps de pénurie, la spéculation fait rage. « Certains industriels et commerçants peu scrupuleux ont de suite profité de cette situation pour spéculer sur la misère qui ne manquera pas de s'abattre », expose Emile Duray dans son discours. Aussi me suis-je empressé de leur rappeler les articles 311 et 313 du Code pénal qui punissent d'emprisonnement ceux qui se permettent d'exploiter le public dans des circonstances aussi douloureuses. Cette mesure a produit des résultats inespérés, d'autant que le lendemain du jour où l'on m'avait signalé que des marchands de pommes de terre vendaient le kilo 60 centimes soit 3,43€ (sachant que 1FB en 1914 vaut 5,71€ en 2014), j'ai fait surveiller spécialement cette vente au marché par nos agents et le prix est retombé à 12 centimes (0,70€) le kilo. (Le public : « Très bien ») ».



Des sacs de farine sont entassés dans les anciennes halles.

Comme d'autres communes bruxelloises, Ixelles bénéficie du soutien du Comité National de Secours et d'Alimentation (CNSA, aussi appelé le Comité national - lire encadré p.11). Cet organisme se charge de répartir l'aide internationale en Belgique.



Le Comité National de Secours et d'Alimentation

Le CNSA est créé en 1914 pour distribuer de l'aide humanitaire aux civils durant l'occupation allemande. Il est présidé par l'industriel Ernest Solvay (décédé à Ixelles en 1922), fondateur de la société Solvay&Cie. Le Comité national distribue l'aide récoltée par la Commission for Relief in Belgium (CRB), un organisme international fondé aux Etats-Unis. Pour éviter que les denrées alimentaires importées en Belgique soient réquisitionnées par les Allemands, elles demeurent la propriété de l'ambassadeur américain Brand Whitlock. Le CNSA devient rapidement incontournable dans la gestion du pays en temps de guerre.

Pour témoigner de sa gratitude envers les Américains, quatre livres illustrés de photos et de poèmes sont réalisés par la commune d'Ixelles et le CNSA (un exemplaire ci-contre). Etrangement, ils ne mentionnent ni les auteurs des images, ni les lieux et personnes présentes sur les clichés. Ces ouvrages ont été retrouvés dans les archives communales. A moins qu'ils constituent des copies, ils n'auraient donc pas été remis aux donateurs...

Le 5 septembre 1914, le collège constitue également une Commission de subsistance chargée de l'achat et de la distribution des denrées et combustibles.

C'est elle qui réceptionne les produits fournis par le CNSA.

Plusieurs autres organismes d'entraide sont créés durant cette période, comme le Comité local de secours et d'alimentation.

Les anciennes halles d'Ixelles, entre la rue de la Tulipe et la rue de la Crèche, servent de dépôt et de distribution des produits de base à la population. S'y entassent des sacs de farine, de sel, de haricots, des caisses de pommes sèches ou encore de savon.

En six mois, plus de deux tonnes de farine y ont déjà transité.

Le rôle de la Commission consiste aussi à réguler les prix de vente. Elle distribue encore du charbon dans la cour contiguë à la piscine récemment construite, rue de la Natation, ainsi que rue du Printemps et chaussée de Waterloo.

Pour la distribution de vêtements, le Comité local de secours et d'alimentation fait appel à l'Œuvre du Vêtement qui installe un comptoir rue Malibran.

Des fonctionnaires communales participent à la distribution de linge. Plus de 3.600 familles en bénéficient en deux mois. Les chaussures sont particulièrement prisées.

Appel à la solidarité

La commune lance également un appel à la générosité des Ixellois, sollicitant le don ou le prêt de lits, de draps et de couvertures, de vaisselle... Les habitants acceptant d'accueillir chez eux des personnes blessées sont priés de s'inscrire auprès de l'administration.

« Le suis tout ému quand je songe à l'accueil sympathique, enthousiaste, que notre appel a reçu chez les habitants, poursuit le bourgmestre Emile Duray. En 24 heures, des milliers d'offres généreuses nous sont parvenues : des dons en argent et en nature se sont produits spontanément pour assurer une aide efficace aux blessés. Nous nous efforçons maintenant de tirer le meilleur parti possible de tout le matériel dont nous disposons [...] ».

La commune d'Ixelles sollicite aussi les propriétaires de terrain afin d'y cultiver pommes de terre et autres légumes

au profit de la collectivité et notamment des cantines. Les réponses sont unanimement positives. Plusieurs hectares sont ainsi mis en culture, principalement à Boondaël, Berkendaël et aux abords de l'abbaye de la Cambre. Des chômeurs sont réquisitionnés pour les exploiter. Du terreau produit à partir des balayures de l'usine d'incinération, située rue Volta, est également épandu sur les terres. Et pour assurer la fertilisation de ces sols, de nombreux propriétaires de chevaux mettent gratuitement leur fumier à disposition. Le service de la propreté publique assure le transport de ces engrais jusqu'aux champs.

La guerre pousse donc les élus locaux à redoubler d'ingéniosité pour contrer la misère. Ainsi conclut Emile Duray : *« Nous pouvons espérer obtenir pour nos cantines des tubercules à un prix de revient considérablement inférieur à celui du marché futur et, en outre, nous aurons pu procurer à quelques ouvriers de notre commune un peu de ressources et un peu de réconfort ».*



Des terrains publics et privés sont transformés en potagers.

Aux côtés des secours en nature et en argent, sont mises en place les œuvres d'assistance par le travail. « Depuis la fin de 1914, en vue de venir en aide aux victimes indirectes de la guerre et de soustraire à l'oisiveté les ouvriers forcément inactifs, un atelier de « coupage » de bois à brûler a été créé sous la direction de l'échevin Paquot, explique Emile Duray. Cet atelier était alimenté par des coupes faites dans la forêt de Soignes l...l. A la date du 13 février 1915, cet atelier avait reçu 259 stères de bois et occupait 49 ouvriers ».

Des repas pour chacun

Dès le début du conflit, la commune d'Ixelles distribue des repas chauds à sa population la plus fragilisée. Tant aux enfants nécessiteux qu'aux réfugiés et aux indigents. En un mois, 39.717 repas ont déjà été servis ! Des réfectoires ont été installés à six adresses : 2 rue Sans Souci, 4 chaussée de Wavre, 10 rue Américaine, 12 place de la Petite Suisse, 8 Dieweg (l'actuelle avenue du Bois de la Cambre) et 6 rue du Presbytère (de nos jours rue Alphonse De Witte).

La préparation et la distribution des repas aux cantines communales sont confiées à l'Œuvre du Denier de l'Instruction. Le prix moyen d'une ration ne peut dépasser 15 centimes, tous frais compris. Le midi, ce repas comprend généralement un bol de soupe, une étuvée de pommes de terre et de légumes avec de la viande et un morceau de pain. La même ration, sans viande, est servie le soir. Puis, sur proposition du Comité central de secours, le second repas est progressivement remplacé par une distribution de denrées. Après six mois, 8.000 personnes ont déjà bénéficié de ces repas.

Les enfants comptent parmi les premières victimes de la guerre, principalement ceux qui ne peuvent se nourrir que de lait. Le Comité de Secours d'Ixelles trouve de l'aide auprès des œuvres « Le bon lait » et « Le Nid ». Ces institutions existent encore aujourd'hui. Installé rue Sans Souci, « Le bon lait » propose des consultations pour enfants de zéro à six ans, encadrées par l'ONE. La crèche Le Nid, située dans la rue du même nom, accueille pour sa part six sections d'une centaine d'enfants.



Visite des donateurs aux bébés de la crèche Le Nid.

Une police « bourgeoise »

La sécurité publique relève, comme aujourd'hui, de la responsabilité du bourgmestre. Or, de nombreux agents ont été mobilisés pour la guerre. Il faut donc trouver une solution pour continuer à maintenir l'ordre et la sérénité parmi les habitants, éviter les vols et les agressions que la misère grandissante favorise. La commune d'Ixelles met dès lors sur pied une « police bourgeoise » composée de civils.

« De nombreux concitoyens sont venus offrir leurs services dans ce but », commente Emile Duray.

Et le conseiller Cyrille Waegeman de répondre : *« Puisque vous vous trouvez devant des bonnes volontés, il faudrait en profiter. Il y en a tant qui ne peuvent pas partir à la bataille mais qui voudraient se rendre utiles ».* Cet afflux de citoyens de bonne volonté témoigne du patriotisme et du sens civique des Ixellois de l'époque.

Il semble que cette police bourgeoise soit plutôt zélée. En témoigne ce débat animé, lors de la séance du Conseil du 6 août 1914 :

- Le conseiller Alphonse Dewilde menuisier de profession, fabricant de cercueils plus précisément* : *« Je me fais l'interprète, Messieurs, de certains commerçants qui se plaignent amèrement de devoir fermer leur établissement à 10 heures du soir, heure belge ».*

- Le bourgmestre Emile Duray : *« C'est contraint et forcé, Monsieur Dewilde, que nous avons dû prendre cette mesure ».*

- Alphonse Dewilde : *« Voici ce que disent ces commerçants : après la fermeture des cafés, les gens qui retournent chez eux voudraient parfois faire des emplettes*

mais cela ne leur est pas possible car la police bourgeoise est, paraît-il, très sévère [...] Je comprends qu'on se montre sévère pour les débits de boissons mais il me semble qu'on devrait avoir une certaine tolérance pour les autres commerces [...]».



© A. De Ridder, La Belgique et la guerre

- Jean Paquot l'entrepreneur* : *« [...] Tous ceux qui s'occupent de la police bourgeoise ont été d'accord pour admettre que tous les commerçants devraient fermer à la même heure, d'abord parce qu'il est illogique de voir les cafés se*

* NDLR.

fermer et les autres établissements rester ouverts. D'autre part, trop d'abus ont été constatés de la part des seconds qui continuaient à vendre des boissons, alors que les premiers avaient dû cesser de le faire... ».

Cette discussion montre bien que la vie continue pour les habitants d'Ixelles. Les préoccupations quotidiennes d'avant le début du conflit n'ont pas disparu. Cent ans plus tard, ce débat reste d'actualité : à Ixelles comme dans bien d'autres communes, la réglementation des débits de boissons alimente encore les discussions.

Des films censurés

Avant 1914, la fréquentation des salles de cinéma connaît un certain essor. Depuis la première projection publique du cinématographe des frères Lumière, en 1896 dans la Galerie du Roi à Bruxelles, son succès est grandissant.

La guerre réduit bien sûr le nombre de projections mais les films muets en noir et blanc fascinent le public... et effraient les autorités publiques. La police des spectacles appartient au Collège des bourgmestre et échevins et ceux-ci craignent les atteintes aux bonnes mœurs et à la tranquillité publique.

Certains films suscitent déjà la polémique, comme l'illustre cet exposé lors du conseil du 9 juillet 1918. Fernand Cocq, bourgmestre faisant fonction, y propose un nouveau règlement sur les spectacles cinématographiques :

« La question de la réglementation des spectacles cinématographiques préoccupe depuis plusieurs années les administrations des grandes villes, effrayées des ravages

que produit sur la moralité des enfants et adolescents, la projection de certains films. Il n'est pas besoin de rappeler les nombreux cas de crimes et délits commis par des jeunes gens, spectateurs assidus des représentations cinématographiques [...] ».

Pour remédier à ce nouveau phénomène jugé inquiétant, divers conseils communaux prononcent, en pleine guerre donc, des arrêtés interdisant l'accès aux salles aux jeunes de moins de 16 ans. En cas de transgression, leurs parents encourent des peines d'emprisonnement. Mais cette mesure ne s'avère pas suffisante. Les communes bruxelloises optent alors pour la censure : aucun film ne peut plus être projeté sans que le collège en ait approuvé le scénario. L'exploitant est par ailleurs tenu de maintenir dans sa salle « une lumière suffisante pour faciliter une surveillance sérieuse ».

Ramassage des poubelles : les bœufs remplacent les chevaux

La guerre affecte aussi le fonctionnement des services communaux, dont le ramassage des immondices. Pour éviter les épidémies, le maintien de la propreté publique - autre compétence communale - est primordial.

A l'époque, celui-ci s'effectue au moyen de charrettes à chevaux. Or, la plupart des équidés ont été saisis par l'occupant. « Les diverses réquisitions de chevaux ont diminué graduellement l'effectif de la cavalerie indispensable à l'exécution de ce service d'hygiène publique, explique le bourgmestre Emile Duray, lors d'une allocution au conseil communal du 29 mai 1917.

Le 19 mai courant, une nouvelle levée a été opérée sur la cavalerie de l'adjudicataire ».

Seule alternative aux chevaux : les bœufs. Or, la bouverie du Comité local de secours et d'alimentation se trouve dans l'impossibilité de fournir le nombre d'attelages indispensables. « En conséquence, poursuit Emile Duray, nous nous trouvons dans l'obligation d'acquérir des bœufs pour assurer le service de collecte des immondices ».



Boeuf tirant une calèche. © Collection Jan Gordts, Tildonk

Afin de diminuer le nombre de bœufs nécessaire, les collectes hebdomadaires sont réduites à deux au lieu de trois. Une diminution d'autant plus nécessaire que les bo-

vins souffrent davantage de la chaleur que les chevaux. Pour les épargner en période estivale, le ramassage des déchets s'organise de nuit, entre 9 heures du soir et 9 heures du matin.

Comme la propreté, la santé publique fait partie des préoccupations du collège. Le manque de savon, de soude ainsi que de charbon pour chauffer l'eau et laver le linge pose problème.

Le Comité bruxellois de secours et d'alimentation organise une laverie pour les habitants de l'agglomération bruxelloise. Le lessivage comprend le linge de corps, de literie et de maison.

Les tarifs sont adaptés aux revenus des usagers et le linge est transporté par tramway vers quatre locaux situés sur le territoire de la Ville de Bruxelles. L'un d'eux est spécialement réservé aux effets des personnes atteintes de tuberculose.

Décès du Bourgmestre Emile Duray

La maladie n'épargne pas Emile Duray, depuis quatre ans en première ligne pour protéger ses citoyens des ravages de la guerre.

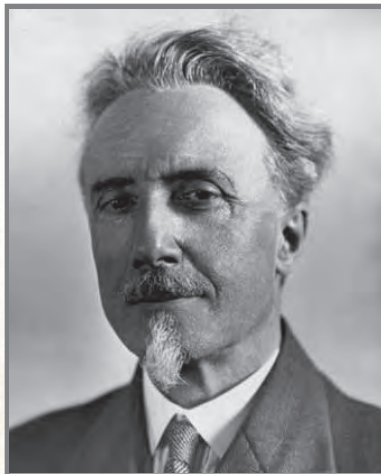
Le bourgmestre d'Ixelles, facteur de pianos de profession, succombe le 18 juin 1918. Fernand Cocq assume la fonction de maire et annonce le décès de Duray le lendemain, au conseil communal : « L'espoir que nous formulions à la dernière séance de voir s'accroître l'amélioration annoncée dans l'état de santé de notre cher bourgmestre ne s'est pas réalisé. Au contraire, le mal qui le minait a précipité son évolution vers l'aboutissement fatal. La mort est survenue hier matin à 4 heures ».

L'hommage est solennel et unanime. Chacun souligne l'intelligence d'Emile Duray, sa cordialité, sa bienveillance, sa force de travail, sa ténacité et son esprit de conciliation. « Quand il y avait, vous vous en souviendrez, une affaire à laquelle il s'intéressait spécialement et quand les avis étaient partagés, notre Bourgmestre n'était pas l'homme à nous foncer dessus sans crier gare et à vouloir emporter la citadelle à coup de bélier, commente le conseiller Louis Demeuldre.

Non, il temporisait : il avançait vers la place sans bruit et commençait la construction de débonnaires parallèles, d'innocentes tranchées : il faisait le siège de chacun de nous,

de chaque redoute, de chaque saillant, sans se presser et sans faire de mal à l'adversaire. Puis un jour, il vous disait « Et cette affaire ? Il n'y a donc pas moyen de s'arranger. Et alors, messieurs, encerclé, isolé, devant une proposition partant d'un si bon naturel, on capitulait ».

Pour le conseiller Emile Vinck, c'est la guerre qui a eu raison du maîtreur : « Nous pouvons affirmer qu'il meurt comme ceux qui meurent au front. S'il n'est pas mort perfidement tué par une balle, il est mort victime des nombreuses émotions qu'ont à vivre ceux qui se trouvent actuellement à la tête d'un organisme et de nos administrations ».



Emile Vinck, agent de la reconstruction des villes européennes

Sénateur et conseiller communal ixellois, Emile Vinck (1870-1950) fut le cofondateur de l'Union internationale des villes. Cette organisation fournissait aux administrations locales tous les renseignements utiles au développement des communes. Sous la direction de Vinck, l'accent fut mis sur l'aménagement du territoire. L'homme noua des contacts avec des urbanistes réfugiés en Grande-Bretagne, aux Pays-Bas et en France. Tous ceux-ci ont joué un rôle important dans la reconstruction de l'Europe après la guerre. Vinck fit bien sûr bénéficier Ixelles de ses conseils avisés.

LES TEMOINS IXELLOIS



Omer Callier, grenadier.



Jenny Grumiaux (à droite) avec sa
soeur Madelein (à gauche).



Raymond Grumiaux.



Rémy Collard.



Monique Callier. Photos: Georges Strens.

La famille Callier - Grumiaux*

Monique Callier est née en 1924. Elle a toujours vécu à Ixelles et réside dans un appartement avenue Emile de Béco. Suite aux appels à témoins de la commune et du Musée de l'armée dans le cadre des commémorations du Centenaire de 14-18, elle a mis de l'ordre parmi ses souvenirs de famille. Les dizaines de textes et de photos exhumés de ses tiroirs ont traversé le siècle. L'histoire personnelle qu'ils retracent – celle d'une Ixelloise passionnée par le passé de sa famille et de son pays – est directement liée à la Première guerre mondiale.

Le père de Monique Callier, Omer Callier, s'est battu comme grenadier dans les campagnes flamandes. Sa mère, Jenny Grumiaux, a quant à elle vécu la guerre depuis le n° 124 de l'avenue de la Couronne. Ils ont tous

deux transcrit ces années vécues à des kilomètres l'un de l'autre, bien avant de se connaître.

Omer Callier - De la bataille de Steenstraat à l'avenue de la Couronne

Omer Callier naît en 1892 à Menin (Menen), une ville située en Flandre occidentale. Il entame très tôt une formation militaire. « Quand il a eu 12 ans, son père l'a envoyé à l'école des cadets à Alost, en section francophone. Il ne comprenait rien mais à la fin de l'année, il était devenu parfait bilingue ».

A 18 ans, le jeune homme entre à l'école régimentaire des grenadiers, située rue des Petits Carmes à Bruxelles. « A 21 ans, il voulait quitter l'armée pour partir au Congo. Mais l'Histoire en a décidé autrement ».

* voir arbres généalogiques p. 44



Av. de la Couronne Gerموir - collection De Moye.

Le 3 août 1914, Omer Callier est mobilisé. Il participe au siège d'Anvers. La bataille dure deux semaines, du 28 septembre au 10 octobre. Les Allemands en sortent vainqueurs mais l'affrontement a ralenti leur progression.

Dans l'enfer de la guerre, certaines histoires illuminent le quotidien du soldat meurtri. Ainsi relate Monique Callier : « Mon père et d'autres avaient fait une halte dans un village de Flandre, chez un jeune ménage : un couple et une petite fille de cinq ans. Cette fillette ne le quittait pas de yeux. On l'appelait « La petite fille du bataillon ». Elle répétait sans cesse à mon père : « Je ne veux pas qu'ils te tuent ». Elle était même allée chez le curé demander une médaille bénite pour le protéger. Lorsqu'il a dû quitter cette famille pour reprendre le chemin de la guerre, mon père explique qu'il était déchiré ».

Omer Callier n'a jamais oublié cette fillette. « Bien plus tard, en 1946, il a fait des recherches et il a retrouvé la petite fille devenue une femme mariée avec plusieurs enfants, poursuit Monique. J'ai découvert cela dans une lettre ».

Le Grenadier n'est pas épargné par la guerre. Omer Callier lutte dans les tranchées de la plaine de l'Yser et prend également part à la bataille de Steenstraat, en avril 1915. C'est là que les Allemands utilisent pour la première fois du gaz asphyxiant. « Mon père a été atteint par ce gaz, il a eu les poumons partiellement brûlés, explique Monique Callier. Il a connu des problèmes respiratoires toute sa vie ».

La vie d'Omer Callier aurait pu s'arrêter là, sur ce champ de bataille à Steenstraat. Dans une de ses lettres, on peut lire : « Normalement, ce mois d'avril 1915, j'aurais dû être mort ». Couché sur le sol, l'homme entend des ambulanciers qui passent près de lui : « Celui-là, ça ne vaut plus la peine, rapporte Monique Callier. Mon père a dû son salut à un prêtre qui l'a placé sur une échelle et traîné jusqu'à un poste de secours ».

Le sergent s'en sort mais il perd un œil. Il est emmené à l'Hôtel Océan de La Panne, transformé en hôpital de



Omer Callier, hôpital Albert 1^{er} (Paris juin 1915 - Hôtel Dieu).

campagne par le Dr. Antoine Depage, chirurgien belge. La famille royale réside à proximité et la Reine Elisabeth a pris l'habitude de s'y rendre plusieurs fois par semaine. « Mon père avait la tête emballée dans des pansements, évoque sa fille. Il m'a raconté que la reine avait allumé pour lui une cigarette ».



Le Grand Hôtel de l'Océan - La Panne.

De l'hôtel Océan, Omer Callier est transféré à l'hôtel Dieu de Paris, un hôpital dont une petite partie est mise à la disposition des Belges (Hôtel Albert 1^{er}). C'est là qu'il reçoit la décoration de l'Ordre de Léopold.

Le Grenadier n'a donc jamais pu retourner au front. « Cela lui faisait beaucoup de peine, il aurait préféré rejoindre le terrain, poursuit sa fille. Il est par la suite devenu instructeur dans un centre de formation de soldats volontaires dans le Nord de la France. Il formait de jeunes recrues ». Parmi ceux-ci un certain Raymond Grumiaux, originaire d'Ixelles. Ce soldat jouera plus tard, et sans le savoir, un rôle déterminant dans le destin d'Omer Callier (page 28).

Il écrit également à son compagnon Emile Riguelle, lui aussi parti se battre. Dans les caisses exhumées du passé, Monique Callier a retrouvé un bout de papier sur lequel on peut lire :

« Personnes à prévenir au cas où mon ami Emile Riguelle serait tué. »

Ce frère d'armes ne voit malheureusement jamais la fin de la guerre. Emile Riguelle est tué à la bataille d'Houthulst le 15 octobre 1918, après quatre ans dans les tranchées, non sans avoir laissé son journal du front, un témoignage puissant, émouvant et parfois teinté d'humour. Fait du hasard, ce texte se trouvait dans la famille d'un autre Ixellois, Albert Guyaux, qui a lui aussi répondu à l'appel à témoins de la Commune d'Ixelles.

C'est d'ailleurs lui qui a retrouvé les écrits d'Omer Callier et a, dès lors, contacté sa fille Monique. Une cousine se trouvait en possession des textes, précieusement conservés dans une boîte en fer, à l'abri du temps et de l'humidité. Cette boîte fut fortuitement découverte en 2013. Elle n'avait jusqu'alors jamais été ouverte !

Message d'Omer Callier en faveur de son ami Emile Riguelle.



Grand ami d'Omer Callier, Emille Riguelle a longuement exprimé par écrit ses pensées intérieures lorsqu'il était au front. Le soldat livre un journal intime puissant d'humanité. Le cynisme et l'absurdité de la guerre transparaissent entre les mots :

« Je suis tout contre un de ces gros arbres l...l. Je n'ai plus le courage de continuer. Je regarde en arrière, au cas où je devrais battre en retraite l...l. C'est alors qu'à une trentaine de mètres du point où je me trouvais, je remarque une cuve en fer assez grande pour que je puisse m'y mettre dedans. Je vais la chercher. Je la roule jusqu'à ma place de combat. Je la dispose de telle façon qu'elle rentre dans un trou contre le gros arbre dont je parlais. De cette façon, je suis tant bien que mal protégé des balles de fusils. Je couvre ma cuve avec des branches et de la terre, de façon à ce qu'on n'aperçoive plus le fer au loin. Cette installation m'a valu des réclamations de mes voisins parce qu'ils craignaient les balles en ricochets qui auraient pu les atteindre en effleurant ma cuve en fer. Je les rassurais de mon mieux. Bref, l'affaire en resta là. Je m'installe donc dans ma cuve. Elle est spacieuse, épaisse, confortable ! Je suis content de l'avoir trouvée et placée. Il commence à pleuvoir l...l. Je me tiens à l'abri l...l et je mange et bois. Je suis très content de mon idée l...l. Je suis calme, je n'ai aucune peur l...l. Je pense à ma mère et à marraine et à Lily l...l.

Les troupes se replient au pas de gymnastique. Le commandant en est informé et après dix minutes d'hésitation, nous partons à notre tour. Mais moi, pendant ce temps, toujours à l'intérieur de ma cuve, je n'en savais rien et je ne voyais rien.

Les hommes de la compagnie partent donc un à un et lorsque c'est mon tour de partir, je ne pars pas ne sachant pas ce qui se passait. Je reste bien tranquillement dans

ma cuve, comme si de rien n'était, lorsqu'un homme qui était après moi, puis le suivant, puis l'autre et ainsi de suite voyant que je ne parlais pas, eux s'en vont et ne me disent encore rien. Je pensais qu'ils avaient un ordre quelconque et qu'ils s'en allaient et je ne m'en inquiétais pas le moins du monde. Mais le défilé continuait, cela devenait anormal l...l.

Je sors enfin de ma fameuse cuve et je vois non sans stupeur que je suis le dernier de la dernière compagnie qui bat en retraite. Alors un spectacle inoubliable s'offrit à ma vue. En avant de nous, les blessés et les morts jalonnaient le terrain, les soldats à travers champs fuyaient par petits groupes et toujours un par un à la file, en courant de toutes leurs forces. Les mitrailleuses commençaient à marcher, nous étions poursuivis. Je passe à travers tout, je cours aussi vite que je peux avec quelques hommes qui restaient de la compagnie l...l. Pendant cette course insensée, quelques balles perdues ont sifflé bien près de mes oreilles ...

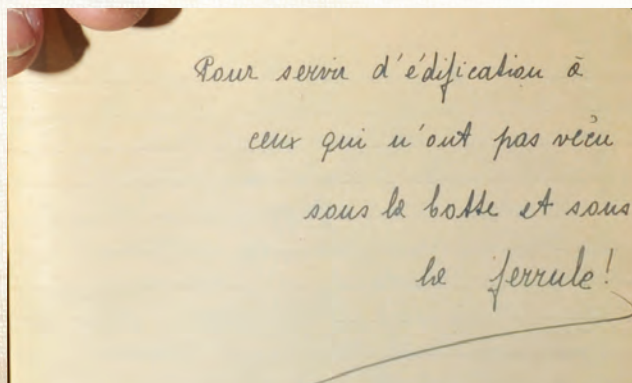
Au moment où nous étions hors de la zone des Allemands, j'ai vu un prêtre, tout seul, qui s'avavançait froidement vers les Boches, pour aller chercher des blessés abandonnés sur le terrain.

Cela me parut d'un héroïsme surhumain et d'une grandeur sinistre, sa robe noire souillée de sang et de boue, la figure en sueur et dans les yeux je ne sais quelle flamme de martyr et de sacrifice ».

Jenny Grumiaux Ixelles sous l'occupation

Jenny Grumiaux est la troisième d'une famille de neuf enfants. Son père, Florentin Grumiaux, ingénieur, est le directeur de la société de tramway Ixelles-Boondael, dont le dépôt est situé avenue de l'Hippodrome. La famille réside dans une grande maison de maître au numéro 124 de l'avenue de la Couronne. La mère de Jenny, Maria, a fort à faire pour s'occuper de ses cinq filles et de ses quatre garçons. D'autant que son époux décède subitement des suites d'une crise cardiaque, en 1915. A ce moment, Jenny s'engage dans le Comité National de Secours et d'Alimentation.

C'est en septembre 1917 seulement que la jeune Ixelloise de 24 ans prend la plume pour décrire son quotidien sous l'occupation. En un an, elle écrit une cinquantaine de pages. Sa forte personnalité et son ironie transparaissent tout au long de son carnet. Voici ce qu'on peut lire sur les premières pages:



« Depuis bientôt trois ans, je m'étais promis de tenir un journal des moments inoubliables que nous vivons. Toujours j'ai remis à plus tard cette idée qui pourtant, ne saurait manquer d'intérêt. A présent que nous voilà à nouveau aux portes de l'hiver [...] je me résous enfin [...] à jeter sur le papier [...] mes impressions et la façon dont il nous faut vivre cette époque troublée.

Cela sera pour l'avenir un souvenir plus précis et édifiera ceux qui ont vécu loin du pays les jours instables que nous traversons, sur notre vie actuelle et sur les mille et un tours de force qu'il nous faut faire pour parvenir à s'alimenter plus ou moins convenablement. Car il ne faudra pas s'étonner de lire à presque chaque feuillet de ce journal, le mot « alimentation ». C'est l'éternelle chanson de la terrible préoccupation. Et quoi de surprenant lorsque le spectre de la famine est là et nous menace ?

Soyez en visite, en voyage, à table, à l'école, en tram, voire même au lit, c'est toujours le même refrain ».

La nourriture, perpétuelle préoccupation

Au fil des pages, on comprend que la nourriture constitue en effet le premier sujet de préoccupation des Grumiaux. En compagnie de ses sœurs, Jenny endure régulièrement de longues marches vers la campagne pour trouver de quoi nourrir la famille.

Elle décrit ainsi le chemin vers Sterrebeek en passant par le square Vergote, Kraainem et Woluwe-Saint-Etienne. Puis le pénible porte-à-porte pour quêter de quoi manger:



Longue file avant une distribution.

« Alors commence le vrai supplice de citoyen. Il vous faut aller de ferme en ferme, supplier, pleurer qu'on vous vende quelques kilos soit de fruits, soit du précieux tubercule. Mais hélas, bien des portes s'ouvrent sous nos coups, mais bien peu de cœurs. Et c'est le sourire aux lèvres qu'on vous met carrément dehors ! ».

La famille Grumiaux est passée maîtresse dans l'art du passage de denrées alimentaires de la campagne vers la ville. Tous les subterfuges sont bons pour tromper les soldats allemands qui voudraient saisir leurs provisions.

« Lundi 1^{er} octobre 1917. Rapporté provision de beurre (14kg) dissimulé dans les doublures de valises... Petit frisson à Thuin ! ». Mimie, la sœur de Jenny, sera convoquée par l'autorité allemande pour vol de pommes de terre. Elle a été surprise à Vilvorde le 21 septembre 1917. « On l'a obligée à signer une déclaration attestant qu'elle doit 10 kg. Bref, toujours le même principe : terroriser... et voler ».

L'autre moyen pour s'approvisionner reste les interminables files devant les magasins de la capitale :

« La viande ne fait qu'augmenter dans des proportions fabuleuses et fantastiques. Ainsi, comme toutes les personnes raisonnables, Madeleine lune sœur de Jenny se rend-elle trois fois la semaine à la Boucherie communale. Dès 4h30-5h, la file commence à se former et les magasins s'ouvrent à 8h30... Les enfants avant d'aller à l'école, les maris avant de se rendre au travail, viennent retenir la place de la ménagère qui les relaiera, le ménage remis en ordre ».

Et parfois, il n'y a même rien à se mettre sous la dent dans les magasins :

« 10 janvier [1918]. Quantité de magasins ferment pour cause de manque de matière première... »

Dans une pâtisserie chaussée de Wavre, tous les objets se trouvant à l'étalage sont en bois !! ».

Malgré les pénuries, la famille se préserve quelques moments de joie et tient à maintenir la tradition des anniversaires. « Par le passé, nous buvions à la santé du nouveau-né. Malheureusement la cave était vide ». Qu'importe, pour les 25 ans de Lenny, sa mère se rend chez une voisine pour lui emprunter une bouteille. Au diable le protocole !

La capitale dans la pénombre

La jeune Ixelloise décrit aussi ces surprises souvent peu agréables que réserve l'occupation allemande. En décembre 1917, la capitale est subitement privée de lumière.

« Depuis quelques jours, l'occupant a jugé bon de faire voiler toutes les lumières. Bruxelles, plus que jamais, est morne et triste. Tous les réverbères sont teintés de bleu ; les trams sont éteints de moitié et également teintés. Tous les magasins baissent leurs volets jusqu'à 50 centimètres du bas de la vitrine... Les rues sont pour ainsi dire désertes. On est parfois étonné de tomber nez à nez au coin de rue avec un être invisible. On se croirait transporté dans une ville souterraine où se meuvent des fantômes ».

Cette soudaine extinction des feux est également relatée dans le journal de Rémy Collard un adolescent ixellois qui lui aussi prit la plume durant la guerre. Son texte nous a été remis par son petit-fils, Christian Collard (lire p. 34):

« Dès que le soir tombe, et Dieu sait qu'il tombe tôt en décembre, les vitrines des grands étalages bruxellois, au lieu de jeter une clarté éblouissante, ne laissent plus filtrer, au travers des volets baissés à demi, que quelques filaments de

lumières bleuies... Les réverbères furent également enduits de couleur... Mais le plus original ce fut la « toilette » nocturne des tramways. Tout comme les réverbères, les ampoules électriques furent bleuies... ».

Affiches, Avis et Arrêtés Allemands

Arrêté prescrivant de masquer l'éclairage

Dans ces derniers temps, les attaques dirigées par les aviateurs de l'Entente contre les villes ouvertes de la Belgique se sont multipliées. Déjà un grand nombre de citoyens belges en ont été victimes. Il suffira de rappeler que, lors de la dernière expédition des aviateurs de l'Entente contre la ville d'Anvers, 37 habitants de nationalité belge ont été tués et 77 autres blessés.

Cela étant, il y a lieu, dans l'intérêt de la population, de compléter les mesures de protection prises contre les attaques aériennes. Il est arrêté ce qui suit :

1. Au moment de l'éclairage, toutes les ouvertures (fenêtres, portes, abat-jour, etc.) que présentent les endroits éclairés artificiellement à l'intérieur des bâtiments (logements, paliers, ateliers, fabriques, restaurants, cafés, etc.), peu importe qu'elles soient orientées vers la rue, la cour, le jardin ou autrement, devront être masquées par des persiennes, d'épais rideaux, un enduit sombre ou de toute autre façon, de telle sorte que la lumière ne puisse plus percer. Il est fait exception en ce qui concerne les vitrines des magasins, où pourra brûler une lumière peu intense; encore devra-t-elle être masquée vers le haut et sur les côtés.

Rémy donne une explication à cette mesure : « sans doute pour préserver la ville des attaques aériennes qui, comme

à Anvers, tuèrent 37 habitants et en blessèrent 77 ». En témoigne cet article de journal daté du 22 novembre 1917, collé par l'adolescent dans son carnet intime (voir p.26).

Ni électricité... ni gaz

Un autre événement, indépendant de la guerre, plonge Ixelles dans l'obscurité. Le 31 décembre 1916, la Senne déborde et inonde l'usine à gaz de Forest. Ce gaz, produit à partir de charbon, alimente le réseau d'éclairage public de la capitale. Suite à cet incident, plusieurs communes, dont Ixelles, se retrouvent dans le noir... En pleine guerre et en plein hiver, au soir de la Saint-Sylvestre ! Un document retrouvé dans les Archives de la commune atteste qu'en 1919, le courant n'est toujours pas revenu à Ixelles, ce qui entraîne notamment des problèmes de sécurité. Jenny Grumiaux évoque également cette panne dans son journal.

« Jeudi 17 janvier 1918. A la suite des fortes neiges dont nous avons été gratifiés puis du déluge qui a suivi, l'usine à gaz de Forest est complètement sous eaux. Plusieurs rues sont inondées. La Senne a débordé sur plusieurs points de la capitale. Dans le bas d'Ixelles, la police prévient que probablement le gaz fera défaut ».

Le réveillon 1918 : une parenthèse

Les mois s'égrènent et 1917 touche à sa fin. Malgré ce nouvel hiver sous l'oppression, Jenny formule ses espoirs : « *Déjà le nouvel an ! Malgré les ennemis, les angoisses,*

les privations, le temps vole ! Tout le monde a l'impression d'avoir rejeté bien loin derrière soi, l'année si morne, si sombre de 1917. On éprouve comme une sensation de légèreté, l'allègement. Tous au cœur ou à l'espoir, la certitude que 1918 verra la fin de nos maux, la libération du territoire, le retour des être aimés, la paix ».

A l'heure où Jenny écrit ces mots, elle ignore qu'en novembre de cette année, sa famille sera endeuillée.

Le 1^{er} janvier 1918 offre toutefois une parenthèse dans ce quotidien de privations. La famille Grumiaux parvient à concocter un véritable festin pour le jour de l'an. Jenny en détaille le menu dans son journal :

- Déjeuner : ration de pain, beurre, poirette lsirop de poiresl, toréaline lorge torréfié qui remplaçait le cafél.
- Dîner : Soupe julienne, beefsteak, chicorée, pommes de terre, tarte aux prunes, caramel. Vin de Bourgogne.
- Goûter : cacao - 1 pistolet - 1 sandwich.
- Souper : boudin, pommes de terre - tarte aux cerises.

Réquisition des métaux et des matelas

Au chapitre des pénuries et des privations, Jenny Grumiaux décrit un événement particulièrement marquant pour elle et sa famille. Le 27 août 1918, des soldats allemands se présentent à leur domicile pour réquisitionner des matériaux de base parmi leurs effets personnels. Les métaux contenus dans divers objets, les fibres des matelas... sont particulièrement prisés. « *Les « Boches » sont occupés à perquisitionner dans l'avenue. Ils sont plusieurs équipes.*

Vers 14h30, ils s'amènent à la maison où ils restent pendant 1h30. Leur attention se porte tout spécialement sur la cave, au grenier et surtout au jardin. Ils pointent à maintes reprises leurs baïonnettes en terre. Ayant senti une résistance dans l'ancien parc, ils se concertent et commencent à bêcher.

On leur explique en vain que c'est l'ouverture de la citerne. Rien à faire, ils s'entêtent... Bref, ils saisissent : une lampe en cuivre à pieds, un casier de bureau, la monture du parasol de la voiture d'enfants,... Ces divers objets sont saisis de fait et sans aucune indemnité, bien entendu ».

Novembre 1918

Les Allemands sont vaincus, c'est la débandade et les Bruxellois se laissent aller à l'ironie. Y compris Jenny :
« La Libre Belgique est exposée dans le kiosque de la Porte de Namur avec les mentions suivantes : on demande demoiselle parlant correctement le français, le flamand et l'anglais pour réouverture prochaine de la librairie. Fermée pour cause de fuite. Même maison à Berlin ».
Son frère, Raymond Grumiaux est mort le 10 octobre 1918, à l'âge de 23 ans, à l'hôpital Océan de La Panne.

Raymond Grumiaux, le fils disparu

Le jeune homme était, comme tant d'autres, poussé par l'honneur et l'amour de la patrie. En fouillant dans ses archives, Monique Callier a retrouvé un exemplaire de *La Libre Belgique* clandestine (juin 1915), dans lequel Raymond avait surligné un passage sonnait comme un appel



Raymond Grumiaux.

à la générosité de la jeunesse: « Gardons notre jeunesse pour plus tard. Nous aurons besoin de bras pour relever nos ruines ». Monique Callier s'émeut: « Il a probablement pointé cette phrase pour se donner du courage ». La maman de Jenny était persuadée de revoir son fils.

Raymond décède juste un mois avant la fin de la guerre ! Le mardi 22 octobre, Jenny écrit encore dans son journal : « Seigneur, ayez pitié de tous les braves qui combattent là-bas - ramenez-nous bientôt Raymond au foyer ».

Lorsqu'elle apprend que son fils a quitté ce monde, Maria Grumiaux-Kessels s'écroule littéralement. « La dernière de mes tantes a raconté quelques souvenirs de ce moment terrible. Elle a cru que sa mère allait s'effondrer : elle insultait les Allemands de son balcon, avenue de la Couronne ».

Pour connaître les circonstances du décès de Raymond, Maria se rend à l'hôtel Océan de La Panne où son fils a rendu son dernier soupir. Les infirmières lui apprennent qu'il a été amputé et qu'il a succombé à la gangrène. Le corps est ramené au caveau familial, au cimetière d'Ixelles. « L'oncle Raymond était un peu comme une légende dans la famille », souligne Monique.

Jenny et Omer se rencontrent

Omer Callier doit attendre 1919 pour être démobilisé. La joie du retour est entachée de souffrances : son père est décédé et la maison familiale à Menin est en ruines.

Il retrouve sa mère, veuve, évacuée à Vilvoorde avec ses deux filles. Omer cherche à se reconstruire peu à peu. Il décroche un emploi de délégué commercial dans une entreprise du Brabant.

Jenny Grumiaux, vit elle, avec sa mère au 124 avenue de la Couronne. Elle est employée de la société « Chasse et Pêche ». Dans la famille le climat est souvent gris : Maria surmonte péniblement le deuil de deux de ses fils (Raymond mais aussi un petit frère, René, décédé accidentellement à l'âge de 14 ans) ainsi que de son époux. L'énergie et le caractère fort de Jenny cherchent à ensoleiller la maison pour les plus jeunes enfants.

Au hasard d'un déplacement en train, Omer entre en conversation avec une dame. La guerre encore toute proche en est l'inévitable objet. La dame parle d'un jeune cousin engagé « volontaire » en 1916 et qui n'est jamais revenu. A cette époque, Omer était officier instructeur de jeunes volontaires. Ce cousin s'appelait... Raymond Grumiaux ! Celui-là même dont Omer s'était fait un ami. Il en a les larmes aux yeux.

La dame du train s'appelle Juliette. Elle suggère à Omer d'aller voir Maria pour lui parler de son fils. Omer s'y rend peu après, comme convenu. Il est accueilli avec chaleur par la maman de Raymond et ses cinq filles. Il y retournera souvent car il n'a eu d'« œil » que pour la deuxième : Jenny !

Le mariage est célébré le 28 avril 1921 à l'église paroissiale Sainte-Croix à Ixelles. Et c'est la cousine Juliette qui, de sa très belle voix, chanta l'Ave Maria !

Omer et Jenny s'installent rue Henri Marichal à Ixelles.

Ils furent heureux et eurent deux enfants : André en 1922 et Monique en 1924.



Gabrielle Watteyne. Photos: Georges Strens.

La famille Watteyne*

Née en 1930, Gabrielle Watteyne est la petite-fille de Victor Watteyne. Inspecteur général au Corps des Mines, Victor Watteyne a marqué sa génération et l'histoire pour d'autres raisons que la guerre : il a participé à la découverte des fameux iguanodons de Bernissart, en 1878. Ces squelettes se trouvent actuellement exposés au Musée des Sciences naturelles. Cet ingénieur diplômé de l'Université de Liège a par ailleurs consacré une grande partie de son énergie à la sécurité dans les mines : il modifia la conception des lampes des mineurs afin d'éviter les coups de grisou. En raison de ses compétences mondialement reconnues, Victor Watteyne, polyglotte, a été appelé en consultation en de nombreux pays.

En 1914, les grands-parents paternels de Gabrielle Watteyne résident au 206 avenue de la Couronne, non loin de chez les Grumiaux. Onze enfants peuplent cette grande demeure Art nouveau. Le père de Gabrielle, Charles, est septième de sa lignée.

* voir arbre généalogique p. 45



Victor Watteyne.



La famille Watteyne - à l'arrière plan: Maurice, Victor, Gabrielle, Marie, Elise et Paul. A l'avant plan: Gustave, Fernand, Edmond, Jules, Henri, Robert et Charles.

Ancienne assistante sociale au CPAS de Schaerbeek, Gabrielle Watteyne a accepté d'ouvrir son album de souvenirs. Elle y a retrouvé de nombreux clichés datant de la Première guerre. Et elle retrace pour nous l'histoire de sa famille au début du XX^{ème} siècle.

« C'est ma sœur, décédée en 2013, qui avait réalisé tout

ce travail de recherche et de compilation des différents documents au sein de notre famille », précise-t-elle.

Les Watteyne font partie de la bourgeoisie catholique. Les garçons ont tous suivi des études universitaires ou sont devenus prêtres. L'univers militaire leur est par contre totalement étranger.

Ces intellectuels ont pourtant choisi de prendre les armes contre l'armée allemande. « Ils ont cru que ça ne durerait pas durer longtemps, commente Gabrielle Watteyne. Le sens de l'honneur et de la patrie était très élevé à l'époque. De plus, ils avaient un tempérament belliqueux ».



Victor Watteyne prend le petit déjeuner avec ses fils avant de les voir partir au combat.

Une marraine de guerre

Charles, le père de Gabrielle, a 21 ans quand il part au front avec un ami étudiant ingénieur. « A l'université, on ne leur apprenait pas à faire la guerre. » Ils partent pourtant défendre Anvers mais sont directement faits prisonniers et emmenés à Soltau, au nord de l'Allemagne. « Les universitaires étaient rassemblés dans des baraquements, par groupes de dix, explique Gabrielle Watteyne. Les aînés

prenaient en charge les plus jeunes, ils endossaient en quelque sorte le rôle de « père de famille ». Mon père était le « fils » d'un certain Léon Vitry, originaire de Binche et avocat au barreau de Charleroi. Sa sœur Hélène envoyait des colis alimentaires. Elle était un peu leur marraine de guerre ».

Après la fin de la guerre, en 1920, le « père Vitry » invite tout le baraquement au carnaval de Binche. Ils découvrent ainsi qui était leur marraine.

Mon père est tombé amoureux d'elle. Et ils se sont mariés. « Hélène était donc ma mère, sourit Gabrielle Watteyne. Mes parents sont restés très soudés toute leur vie ». Charles et Hélène ont eu six enfants, dont l'un est décédé à la guerre 40-45...

Tous sains et saufs

Plusieurs des frères Watteyne sont envoyés au front. Jules et Henri ne sont pas majeurs en 1914. Mais ils souhaitent partir à la guerre. Ils attendent alors le retour de leur père parti prospecter dans les mines de Grèce. Une fois rentré, il leur accorde son autorisation de prendre les armes.

Jules, étudiant en médecine, devient brancardier à l'hôpital Océan de La Panne. Il y voit un jour débarquer son jeune frère Henri blessé à la jambe. « On voulait l'amputer pour éviter la gangrène, raconte Gabrielle Watteyne. Jules s'y est opposé et a sauvé la jambe de son frère. Par miracle, tous mes oncles sont revenus de la guerre ! ».

Gustave s'est lui aussi rendu au front, en qualité de « carabinier cycliste » pour assurer la liaison-messages entre les



La maison des Watteyne, 206 av. de la Couronne.



Victor Watteyne et deux de ses fils.

divers états-majors. Il fut très proche du général Jacques de Dixmude (qui donna son nom au boulevard Général Jacques). Robert aurait, lui aussi, voulu se battre. Mais ce joueur de football a perdu un rein lors d'un match et n'a donc pas pu s'engager. Paul, Henri Fernand et Edmond sont devenus prêtres.

La famille Watteyne quitte la maison de l'avenue de la Couronne en 1955.

Celle-ci fut rachetée par le Vatican pour en faire une chapelle de rite oriental. Aujourd'hui, la demeure héberge une mission catholique slovène.



Christian Collard. Photos: Georges Strens.

La famille Collard

Un jour de 1917, pratiquement au même moment que Jemmy Grumiaux, Rémy Collard noircit la première page de son journal intime. Il a alors 19 ans et vit rue Maximilien.

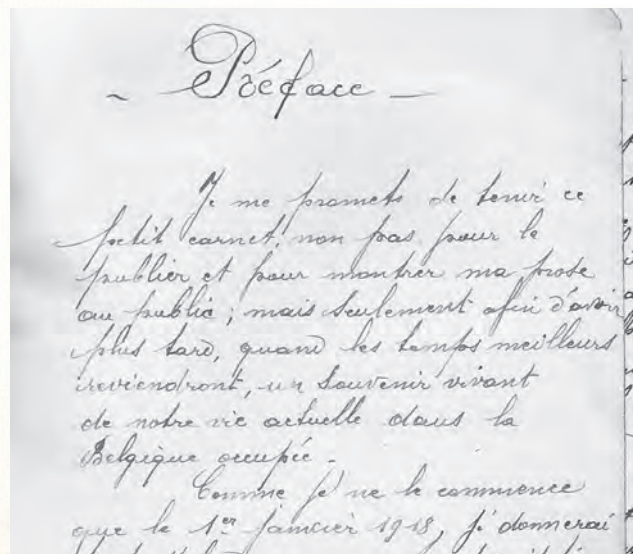
« Pour le voyageur pressé qui ne fait que passer par notre ville, il semblera que la population n'a pas encore trop à souffrir des rigueurs de cette guerre... Jamais l'animation ne fut plus grande, jamais le monde bruxellois ne fut plus affairé. Jamais non plus la mode ne fut plus excentrique et brillante. Car cette petite folle si changeante ne semble pas atteinte...

Mais ce même voyageur passant rapidement ne pourrait voir la misère, sans cesse grandissante, qui côtoie ce luxe factice.

Elle est profonde, cette misère, et après avoir atteint la population ouvrière, elle atteint peu à peu la classe bourgeoise...

Je me promets de tenir ce petit carnet non pas pour le

publier et pour montrer ma prose au public ; mais seulement afin d'avoir plus tard, quand les temps meilleurs reviendront, un souvenir vivant de notre vie actuelle dans la Belgique occupée ».



Rémy Collard avait une écriture particulièrement fine.



Rémy Collard avait un tempérament aventureux. Après la guerre, il est parti en Afrique.

L'hiver 17-18

Parmi les nombreux passages remarquables du carnet de Rémy, la description de ce terrible hiver 1917-1918 :

« Depuis huit jours, une vague de froid s'est abattue sur la ville, suivie de neige. Nous voyons les messieurs filant le dos rond, les mains en poches et la tête engoncée dans le col relevé du pardessus ou de la pelisse. Les dames trottinent vite, silhouettant de ci de là, l'élégant emmitoufflement de leurs fourrures l...l.

Le soir surtout, cette blancheur terrestre contrastait singulièrement avec l'obscurité régnante et à l'entrée du bois, et aux « Étangs », ce spectacle devient féérique. On se croirait transporté très loin, là-bas en Suisse ou en Suède ».

C'est le petit-fils de Rémy Collard, Christian, vétérinaire rue Brillat-Savarin, qui a remis la main sur ce carnet d'une quarantaine de pages. Il évoque la vie de son grand-père :

« Après la guerre, Rémy a choisi de partir au Congo où il est devenu directeur de banque, explique-t-il. A l'époque, c'était un peu spécial de partir en Afrique, il fallait être aventurier... ». Rémy Collard rentre d'Afrique en 1936. Pendant la Seconde Guerre mondiale, lui et sa femme entrent dans la résistance. « Ils ont caché des gens, notamment des parachutistes, commente Christian. Ils faisaient passer des messages au sein d'un réseau. Nous avons encore les médailles qui le prouvent, ainsi qu'un certificat ».

Rémy est mort en 1983 d'un œdème pulmonaire.

LA GUERRE EST FINIE !



Les allemands quittent Bruxelles. © Musée royal de l'Armée.

Le 11 novembre 1918, à 5h15, l'armistice marquant la fin des combats de la Première Guerre mondiale est signé. Il signifie la victoire des Alliés et la défaite totale de l'Allemagne. Le cessez-le-feu effectif à 11 heures entraîne des mouvements de liesse dans toutes les villes et villages enfin libres !



Grand Place à Bruxelles. © Musée royal de l'Armée.

Comme tant d'autres, Rémy Collard décide de se rendre dans le centre-ville pour vivre ce moment historique. Il relate son périple dans ce Bruxelles qui jubile enfin :

« C'est en fait de l'impérialisme prussien. Il a vécu. Ce matin les journaux quotidiens annonçaient son abdication ainsi que la renonciation au trône du prince héritier l...l.

Curieux et avides comme tout bon Bruxellois, nous avons décidé, mon ami et moi, de descendre l'après dîner à la ville, afin de nous rendre compte de l'effet de la victoire sur les citadins ainsi que sur les soldats l...l. Tranquilles, heureux, nous déambulions par le boulevard militaire ou un charroi considérable était arrêté l...l. Le tram arrivant, nous nous précipitons et avec quelques peines nous parvenons à nous caser. Nous voilà partis l...l. Marcher devient vraiment difficile quand nous arrivons vers la place de Brouckère l...l. Devant la gare du Nord, c'est un défilé ininterrompu de charrois revenant du front et allant... je ne sais où ».

Maintien de l'ordre après la victoire

En plein cœur de Bruxelles, Rémy est soudain témoin de débordements :

« Un instant de calme puis pan, pan, ratatata... Fusils, revolvers, mitrailleuses se mirent à vomir des petites flammes courtes et brèves. C'était la fuite, la fuite éperdue. Je me précipite dans un café encore ouvert l...l. Un quart d'heure après, je me risquais dehors et filais vers la Bourse prendre mon tram pour repartir vers Ixelles où tout était beaucoup plus calme... ».

C'est probablement pour éviter ce type d'incident que les autorités locales décident d'empêcher la vente et la consommation d'alcool. Le 12 novembre 1918, au lendemain de l'Armistice, la séance publique s'ouvre à 16h35. Elle est présidée par Fernand Cocq le bourgmestre faisant fonction (suite au décès d'Emile Duray).



© A. De Ridder, *La Belgique et la guerre*

Il informe l'assemblée que l'autorité provinciale a d'ores et déjà repris ses fonctions. Et que l'un des premiers arrêtés du gouverneur Béco concerne les boissons alcoolisées. Pas question de fêter la fin de la guerre dans les cafés : « Le débit et la consommation de l'alcool et des liqueurs spiritueuses sont interdits tant dans les bars que dans les lieux publics, ainsi que dans les ateliers, les bateaux, les chemins de fer et sur les chantiers ! ».

Le maintien de l'ordre public au lendemain de la guerre semble donc être une priorité. En témoignage cette procla-

mation signée de tous les bourgmestres des communes bruxelloises.

« Chers concitoyens,
Dans quelques jours, nous serons délivrés de l'occupation ennemie.

A milieu des épreuves douloureuses que vous avez supportées avec tant d'endurance et de courage pendant plus de quatre années, vous avez fait preuve d'un sang-froid et d'une grandeur d'âme qui font l'admiration du monde entier. Il importe à votre honneur que vous montriez les mêmes vertus au moment de l'affranchissement et de la séparation.

Chers concitoyens,
Conservez votre calme et votre dignité.
Évitez toute provocation.

Attendez, pour manifester publiquement votre joie, que le drapeau national soit arboré à l'hôtel de Ville. Nous vous demandons de prêter à vos magistrats communaux qui siègent en permanence dans vos hôtels de ville, un concours sans restriction, en vue d'assurer le maintien de l'ordre public. Qu'aucun incident pénible ne vienne altérer la noblesse et la pureté de la victoire que nos armes ont remportée ».

La fin du conflit armé ne met malheureusement pas un terme immédiat aux privations et à la spéculation. Les prix des denrées de première nécessité ne diminuent pas au lendemain de la signature de l'Armistice et M. Lebon, ne manque pas de le signaler à la séance du 21 novembre 1918 :

« Les matières premières font défaut et sont portées à un prix exorbitant. C'est ainsi que vous ne trouvez plus d'œufs à moins d'1 franc pièce, le beurre va à 25 francs le kilo l'environ 140 euros - 11 franc belge de l'époque vaut 5,71 euros en 2014*, la viande de 15 à 18 francs le kilo. Une des causes de cette lamentable situation ce sont les innombrables pâtisseries, crèmeries et autres « tea rooms » que l'on voit s'ouvrir à tous les coins de rues et toutes ces denrées si utiles aux malades et aux enfants, sont accaparées par une catégorie de jouisseurs qui ont fait leur fortune pendant la guerre.

Je formule le vœu que le collègue insiste auprès du ministère compétent pour que tous ces produits soient soumis à une certaine tarification et que l'on ferme ces établis-

sements qui se sont accaparés toutes ces denrées pour un usage aussi monstrueux, je n'hésite pas à employer le mot ».

Dernier Conseil

À Ixelles, le dernier Conseil communal de l'année 1918 se tient le 10 décembre. Les élus décident d'un hommage aux combattants de la Grande Guerre, avant Noël au cimetière d'Ixelles :

« Nous avons fait fête aux vivants revenus de la guerre et aux soldats qui nous sont déjà revenus d'Allemagne, mais il ne faut pas qu'on oublie ceux qui sont morts au service de la Patrie ».

Au cimetière communal, gisent sur une pelouse d'honneur, des victimes ixelloises de cette Grande Guerre.

« Le plus naturel de l'amour, c'est le don de soi... L'amour vrai estime qu'il n'a jamais donné assez et il voudrait toujours donner davantage. Donner sa vie pour l'objet dont le cœur s'est épris à fond... L'amour de la Patrie, c'est un de ces autres amours qui jaillit aussi avec une prodigalité sublime, cette générosité excessive, aussi vraie, même aussi logique que l'amour maternel... C'est un amour, un amour triomphant que l'amour de la Patrie, et cet homme ira jusqu'au don total, jusqu'au don de sa vie... ».

Extrait de l'allocution du vicaire de Sainte-Croix tiré du journal intime de Jenny Grumiaux, novembre 1918.

* NDLR.

LES TRACES DE LA GRANDE GUERRE A IXELLES



Monument du Souvenir

Le Monument du souvenir, ou Monument des Ixellois morts au champ d'honneur, est situé sur le square du même nom, entre les deux étangs d'Ixelles.



Albert 1^{er}

Le buste à son effigie est posé en face du square du Souvenir. Albert 1^{er} est monté sur le trône en 1909 suite au décès de son oncle Léopold II. Il sera baptisé le Roi Soldat ou le Roi Chevalier après la Première Guerre mondiale où il se distingue par son refus de laisser l'empereur allemand Guillaume II passer librement avec ses troupes sur le sol belge pour mener pleinement son offensive contre la France. Pendant toute la guerre, le roi refuse de chercher refuge en France et établit son quartier-général à la Panne en prenant soin de se rendre fréquemment au front.



Emile Duray

Emile Duray était fabricant de pianos. De 1904 à 1918, il fut bourgmestre d'Ixelles et joua un très grand rôle dans la protection des citoyens face à l'occupant. L'avenue Emile Duray, qui longe les jardins de l'abbaye de la Cambre, constitue l'une des plus belles artères de la commune. Elle fut aménagée pour l'exposition universelle de 1910, sur le site du Solbosch.



Général Baron Dossin de Saint-Georges

Le général Baron Dossin de Saint-Georges a donné son nom à une rue et à un monument (square de la Croix-Rouge, près de l'entrée de l'abbaye de la Cambre). En 1914, un éclusier suggère à l'état-major un moyen d'inonder la plaine de l'Yser pour stopper définitivement l'avancée de l'armée allemande. Il s'agit d'ouvrir les vannes des écluses à marée montante et de les refermer à marée descendante. Le Roi Albert 1^{er} approuve l'opération qui est menée par les hommes d'Emile Dossin de Saint-Georges.



Général Jacques de Dixmude

En tant que colonel, Jacques de Dixmude commanda le 12^{ème} régiment de Ligne de l'armée belge sur le front de l'Yser. Il arrête l'armée allemande devant Dixmude, d'où son nom lorsqu'il reçoit son titre de baron. Auparavant, le boulevard Général Jacques s'appelait le boulevard militaire.



Docteur Antoine Depage

Dès 1914, à la demande de la reine Elisabeth, le Docteur Antoine Depage met sur pied le service médical belge derrière le front de l'Yser, dont l'hôpital de l'Océan à La Panne. Après la guerre, Antoine Depage est élu sénateur de Bruxelles. Il développe la clinique et l'école d'infirmières qu'il a créées en 1910 place Brugmann, avec l'aide de sa collaboratrice Edith Cavell, infirmière britannique fusillée en 1915 pour avoir permis l'évasion de centaines de soldats alliés.



Major René Dubreucq

Lorsque la guerre éclate entre la Belgique et l'axe allemand-autrichien, René Dubreucq, alors major, prend les armes. C'est à Staden, en Belgique, que le major combat les Allemands et périt. A la fin de la guerre, en 1918, la rue de Vienne (ville ô combien détestée au sortir de la guerre) prend le nom du major.



Franz Merjay

Fils du lieutenant-général Jean-Baptiste Merjay, Franz Merjay crée un service de renseignements durant la guerre 14-18. Sur ses neuf enfants, tandis que trois de ses fils combattent au front, deux autres garçons et deux de ses filles s'investissent dans le renseignement. Le 11 janvier 1917, il est arrêté à son domicile rue de la Culture (actuelle rue Franz Merjay) à Ixelles. Il est exécuté le 11 mai à Charleroi, à l'âge de 65 ans.



Ernest Solvay

L'industriel Ernest Solvay (mort à Ixelles en 1922) est l'initiateur de l'industrialisation du carbonate de soude, un composant nécessaire notamment à la production du verre, du textile et du papier. Il consacre une grande partie de son énergie et de sa fortune à créer plusieurs instituts de recherche liés à l'Université libre de Bruxelles. Durant la Grande guerre, il organise avec Emile Francqui, d'autres philanthropes et avec le soutien de mécènes américains, le Comité National de Secours et d'Alimentation qui contribue à sauver la population belge de la famine.

REMERCIEMENTS - CREDITS

Remerciements

Merci à Monique Callier, Christian Collard, Albert Guyaux et Gabrielle Watteyne pour leurs informations et documents précieux qui ont permis la réalisation de cette brochure.

Bibliographie

- « *Bruxelles 14-18, au jour le jour, une ville en guerre* », par Serge Jaumain, Valérie Piette et Gonzague Pluinage, les Archives de la Ville de Bruxelles et le Centre interdisciplinaire de recherche sur l'histoire de Bruxelles de l'ULB, Bruxelles 2005.
- Bulletins communaux de la commune d'Ixelles : 1914-1915-1917-1918.
- Hommage de reconnaissance aux Etats-Unis d'Amérique - Aide et Assistance aux Victimes de la Guerre - Commune d'Ixelles / Comité national de secours et d'alimentation (Commission for relief). Section Secours, Section Cantines, Section Alimentation.
- Journal intime de Rémy Collard, Ixelles 1917-1918.
- Journal intime de Jenny Grumiaux, Ixelles 1917-1917.
- Journal intime d'Emile Riguelle, 1914-1918.
- La chanson des rues d'Ixelles, par Jean Francis Louis Musin, Editeur Bruxelles 1975.

Crédits photographiques

- <http://www.brussels14-18.be>
- Collection De Moye

Réalisation

Service d'Information de la Commune d'Ixelles
Recherches / rédaction : Anne-Cécile Huwart
Secrétariat de rédaction : Anne-Sophie Devriese
Supervision : Toon Vanden Abeele
Traduction : Flore Demesmaeker
Photographe : Georges Strens
Mise en page : Sabine de Moerloose

Service des Archives de la Commune d'Ixelles
Nassira Belkadi, Laurent Faverly

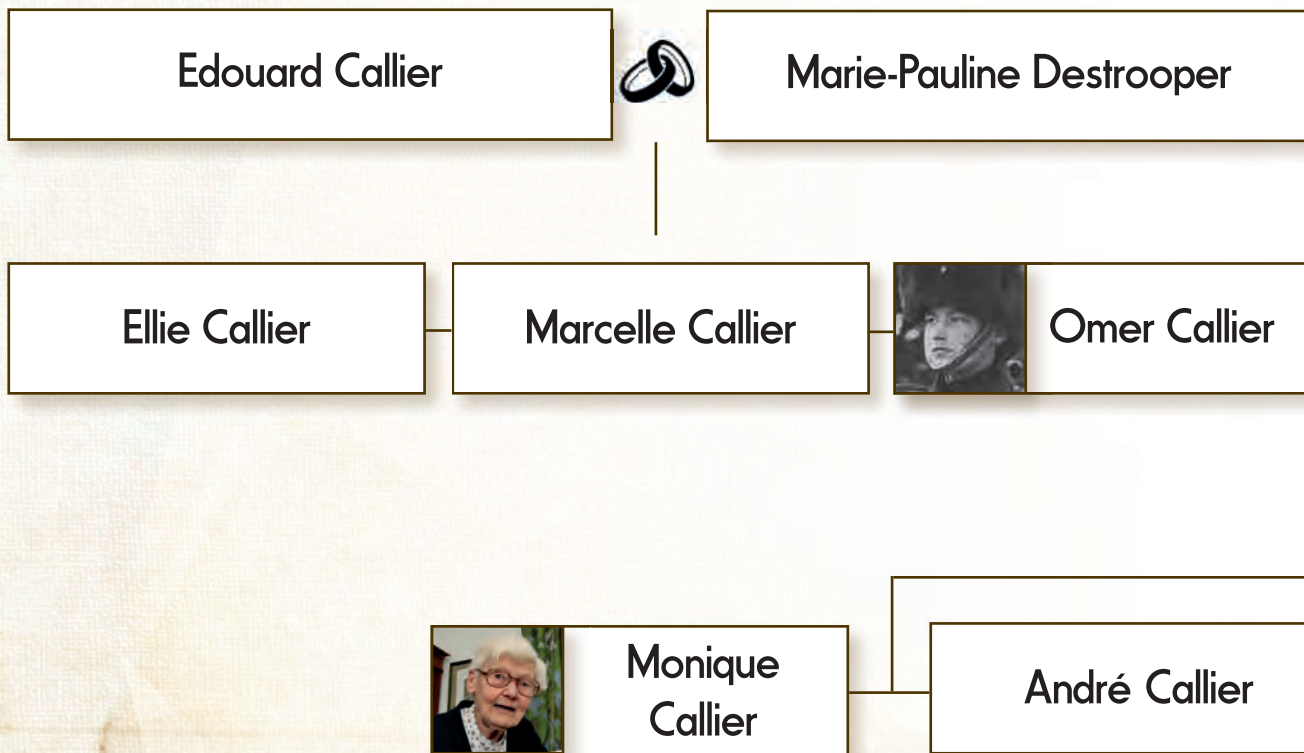
Service du Patrimoine de la Commune d'Ixelles
Philippe Bovy

Département des Archives, du Patrimoine et de la Réserve précieuse de l'Université libre de Bruxelles

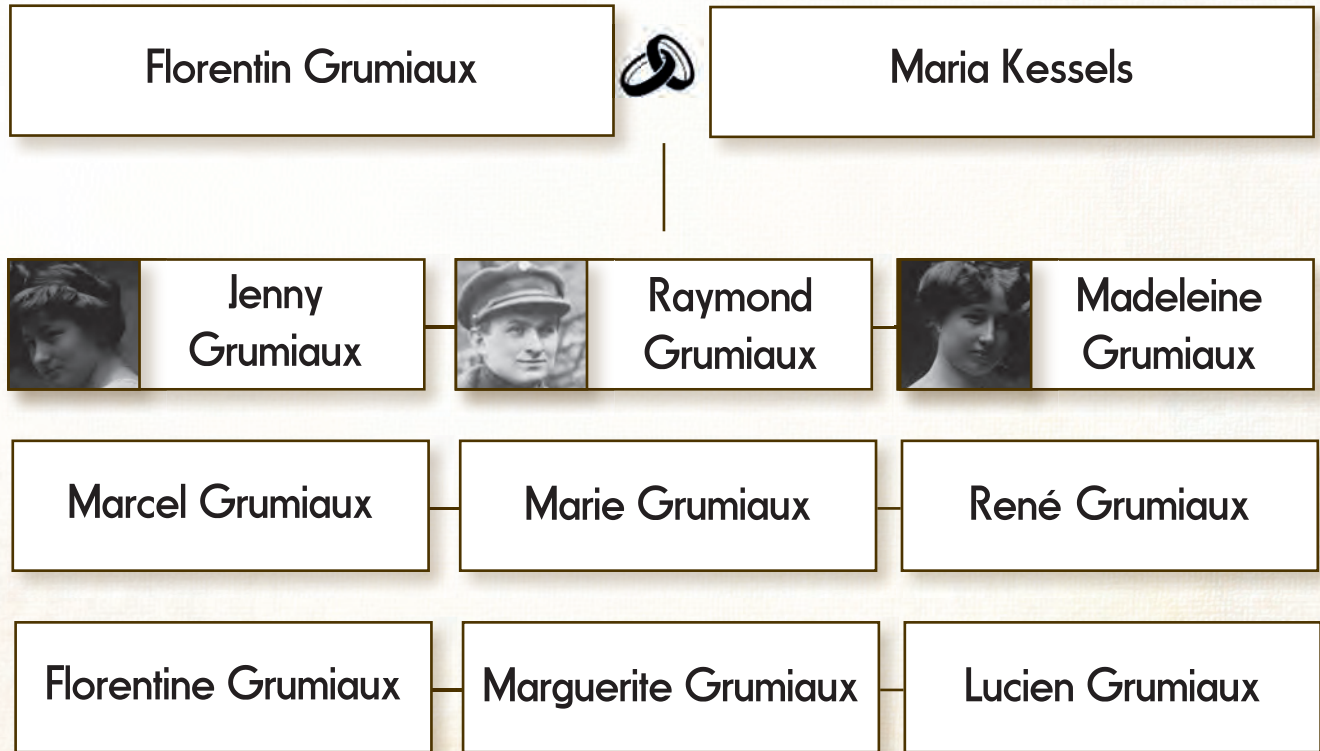
Didier Devriese

ARBRES GENEALOGIQUES

LA FAMILLE CALLIER



LA FAMILLE GRUMIAUX



LA FAMILLE WATTEYNE



Victor Watteyne



Marie Caudrelier



Gabrielle

Gustave

Maurice



Charles

Jules

Henri

F



« Mon père avait fait une halte dans un village de Flandre, chez un jeune ménage : un couple et une petite fille de cinq ans. Cette fillette ne le quittait pas de yeux. On l'appelait « La petite fille du bataillon ». Elle répétait sans cesse : « Je ne veux pas qu'ils te tuent ».

C'est une Ixelloise de 90 ans, Monique Callier, qui relate cet épisode vécu par son père Omer. Suite à l'appel à témoins de la commune d'Ixelles, elle a mis de l'ordre parmi ses souvenirs de famille. Les dizaines de textes et photos exhumés de ses tiroirs ont traversé le siècle. L'histoire personnelle qu'ils retracent - celle d'une Ixelloise passionnée par le passé de sa famille et de son pays - est directement liée à la Première guerre mondiale.

Cette brochure, c'est aussi le récit du départ à la guerre des frères Watteyne (dont Charles à gauche sur la photo de couverture) et le journal intime du jeune Rémy Collard. L'adolescent décrit merveilleusement le quotidien à Ixelles sous l'occupation.

On découvre encore les débats des conseils communaux à Ixelles entre 1914 et 1918 et à travers eux le rôle primordial des autorités locales en ces temps de guerre.

Des témoignages d'exception pour la commune, ses citoyens et les générations futures.



A l'initiative de Willy Decourty, bourgmestre et des membres du collège des bourgmestre et échevins d'Ixelles.
E.R.: commune d'Ixelles - 168, ch. d'Ixelles - 1050 Bruxelles.